Ami du Clergé du 19 septembre 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Remi. — La part des parents de S. Remi dans sa vocation, 513.
Pour la fête des Saints Anges gardiens. — Leur raison d'être, 515.
Pour la fête du Saint Rosaire. — I. L'origine et l'efficacité du rosaire, 517. — II. Le développement de la dévotion au rosaire, 519. — III. Le rosaire prière universelle, 520.
Sujets de circonstances. — *Pour une bénédiction du bétail :* Le but de cette bénédiction, 521.
Les personnages évangéliques. — XXXIX. S. Jacques le Mineur, 523. — XL. S. André, 525. — XLI. S. Barthélemy, 527.

POUR LA FÊTE DE S. REMI

(1er octobre)

LA PART DES PARENTS DE S. REMI DANS SA VOCATION

Mes frères,

Nous sommes à une époque où le manque de prêtres se fait sentir de façon bien douloureuse. Combien de paroisses en sont privées! En combien de villages la sainte messe n'est plus même célébrée tous les dimanches, la parole de Dieu n'est plus que rarement prêchée, les catéchismes ne sont plus faits et les malades visités qu'à la hâte! On a préconisé bien des moyens pour remédier à cette pénurie de prêtres ; la fête de S. Remi, que nous célébrons, me fournit l'occasion de vous en signaler un, et des plus efficaces. Ce serait que les parents, les mères de famille surtout, se fassent eux-mêmes auprès de leurs enfants les zélateurs de l'Œuvre des Vocations sacerdotales et, à l'exemple des parents de S. Remi, soient heureux et fiers de les donner à Dieu pour le service de ses autels. Quelle gloire pour eux de donner des ministres à la Sainte Eglise! Quelle part ils auraient dans le bien qu'accompliraient ces chers enfants et quelle récompense serait un jour la leur!

I

S. Remi naquit à Laon, en 439. Son père, le comte Emile, qui était seigneur de cette ville, se distinguait par sa valeur, mais sa mère Célinie se distinguait bien plus encore par sa piété. Quand S. Remi vint au monde, sauf en quelques centres où le christianisme s'était établi et prospérait, l'idolâtrie régnait encore presque partout, particulièrement dans les campagnes. Du reste, les invasions presque continuelles des Barbares, tous adonnés au culte des faux dieux, venaient à chaque instant donner un regain nouveau au paganisme. Partout sur leur passage ils brûlaient les églises, pillaient les monastères et massacraient les prêtres ; l'histoire du vase de Soissons, dont il est fait mention dans la vie de S. Remi, n'est qu'un épisode de cette triste lutte de la barbarie contre l'Eglise naissante des Gaules.

Les parents de S. Remi souffraient profondément de cet état des choses. Leur amour pour Dieu, leur zèle pour la vraie religion leur faisait souhaiter vivement de gagner à Jésus-Christ les païens qui les entouraient et les barbares qui envahissaient leur pays. Ce zèle, ils ne se contentent pas d'en être embrasés eux-mêmes, ils le communiquent aux enfants que Dieu leur envoie, et avec tant de succès que tous se consacrent au service de Dieu et au ministère des âmes.

Ils eurent d'abord deux fils. L'aîné, Principe, devint évêque de Soissons. On ignore le nom du second, mais on sait qu'il eut un fils, nommé Loup, qui succéda à son oncle sur le siège épiscopal de Soissons.

Devenus âgés, les parents de S. Remi n'espéraient plus d'autre enfant, quand un saint ermite nommé Montan reçut du ciel l'ordre de leur annoncer qu'ils auraient encore un fils, qui serait la lumière des Francs et retirerait par milliers ces barbares de l'idolâtrie. La prédiction du saint moine s'accomplit et cet enfant promis du ciel fut l'apôtre des Francs dont nous célébrons la fête : S. Remi.

Le comte Emile et son épouse Célinie, qui avaient déjà donné à Dieu leur fils aîné et l'enfant de leur second fils, sachant à quelle haute mission Dieu destinait leur dernier-né, cultivèrent avec amour la vocation sacerdotale déposée dans son jeune cœur. Ils prirent bien garde de l'exposer en plaçant leur enfant dans un milieu qui ne lui serait pas favorable. Ne pouvant sans doute, vu son âge, le nourrir elle-même de son propre lait, Célinie le confia à une pieuse nourrice Balsamie, à qui Reims a dédié une église et qui est honorée comme une sainte. Son propre enfant, du reste, Celsin, est devenu saint comme S. Remi et Laon l'honore sous le nom de S. Soussin.

Quels beaux modèles pour tous les parents que ces parents de S. Remi! Etant donné leur noblesse, leurs biens, leurs richesses, ils pouvaient rêver pour leurs enfants une haute situation dans le monde. Mais non, ils veulent avant tout leur salut, et ils savent qu'ils l'assureront plus certainement en travaillant à celui des autres. Ils sont heureux de reconnaître en eux la plus sainte des vocations et, loin de la combattre, ils l'encouragent, ils la cultivent. Oh! que les prêtres seraient plus nombreux si tous les parents d'aujourd'hui étaient attentifs, comme eux, à discerner dans les enfants que le ciel leur envoie la vocation que Dieu y a déposée, et si, au lieu de l'étouffer, ils avaient à cœur de l'éveiller et de l'encourager! Quelle gloire pour eux de donner un ou plusieurs

ministres à la Sainte Eglise ! Quel mérite surtout et quelle part dans le bien qu'accompliraient ces chers enfants ! Jugez-en par le bien qu'accomplit S. Remi.

II

L'éducation foncièrement chrétienne qu'il avait reçue de ses parents, l'instruction soignée que ceux-ci lui avaient fait donner et dont il avait admirablement profité, avaient porté si haut sa réputation de science et de sainteté qu'à vingt-deux ans il est contraint, malgré lui, d'accepter l'archevêché de Reims. La sagesse avec laquelle il l'administre, les vertus qu'il y pratique, les miracles que Dieu opère par son ministère, montrèrent bien vite qu'il était digne de cette haute dignité. Dieu l'y avait élevé pour en faire l'apôtre des Francs.

Ceux-ci, venant de la Germanie, s'étaient emparés de la meilleure partie des Pays-Bas, de la Picardie, de l'Ile de France. Leur jeune chef, Clovis, quoique encore païen, se montrait respectueux des églises et du clergé catholiques ; il honorait particulièrement S. Remi, et la peine qu'il éprouva de ne pouvoir lui rendre un vase sacré pris par ses soldats dans une église pillée, le châtiment qu'il infligea à celui qui l'avait brisé, prouve le vif désir qu'il avait de faire plaisir au saint archevêque de Reims.

S. Remi en profita pour l'amener doucement à la vraie religion. Les prières et les exhortations de sainte Clotilde, qu'épousa Clovis, l'y aidèrent puissamment. Enfin le miracle de Tolbiac mit fin à toutes les hésitations du chef franc. Celui-ci se fit instruire de la religion catholique par S. Remi. Trois mille de ses guerriers en firent autant, et, le 25 décembre 496, tous reçurent le saint baptême des mains du pieux archevêque.

Ce fut grande fête à Reims ce jour-là. D'un toit à l'autre, dans les rues et sur les places, étaient tendus des voiles aux brillantes couleurs. De blanches draperies décoraient les murailles. Le portail de la basilique consacrée à la Sainte Vierge étincelait de mille feux. A l'intérieur du temple et dans le baptistère brûlaient d'innombrables flambeaux ; l'encens fumait et emplissait l'enceinte sacrée d'un doux parfum. Du palais royal sortait un brillant cortège précédé de l'étendard du Christ. Il se déroulait dans les rues de la ville au chant des hymnes, des cantiques et des litanies et au milieu des acclamations de tout un peuple. Précédé de ses trois mille compagnons, Clovis s'avançait conduit par la main par S. Remi lui-même.

Arrivé en face de l'église, le spectacle admirable qu'il avait sous les yeux toucha le cœur du royal catéchumène. « Père, dit-il, n'est-ce point là le royaume de Dieu que vous m'avez promis ? — Non, répondit l'évêque, ce n'est pas encore le royaume de Dieu, c'est la route qui y conduit. »

On pénétra dans le baptistère. Le jeune roi descendit dans la piscine. « Courbe la tête, fier Sicambre, lui dit l'évêque, et prends un esprit de douceur ; adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré. » Le roi confessa le Dieu tout-puissant dans la Trinité et fut baptisé.

Il fallait ensuite l'oindre du saint chrême, avec le signe de la croix du Christ. Le clerc chargé de porter le saint chrême, séparé par la foule du reste du cortège, ne pouvait approcher de la piscine. Le moment venu de faire l'onction, S. Remi s'aperçut de son absence. Les yeux au ciel, il se mit en prière. Soudain une colombe au plumage blanc comme la neige parut dans les airs et descendit à lui. Elle tenait en son bec une petite ampoule. L'évêque s'en saisit, l'ouvrit et la trouva pleine d'une huile qui exhalait un parfum délicieux.

De cette huile furent marqués le front du roi, celui de ses deux sœurs, Alboflède qui était auparavant païenne et Lanthilde qui abjurait l'arianisme, puis celui de ses trois mille guerriers. La nation franque était officiellement chrétienne, et comme Clovis devenait le premier roi catholique, il devenait du même coup le fils aîné de l'Eglise, titre glorieux qui est passé comme un précieux héritage à tous les rois de France, ses successeurs.

III

Or ce fils aîné, c'est à S. Remi que reviennent l'honneur et le mérite de l'avoir engendré à l'Eglise ; c'est à lui que notre pays doit le bonheur d'être catholique. Le pape Hormisdas, alors régnant, pour l'en récompenser, lui donna pouvoir d'y créer de nouveaux évêchés selon qu'il le trouverait à propos pour l'établissement de la foi et du christianisme, et Laon, son pays natal, fut le premier à bénéficier de ce pouvoir.

« Votre conversion, écrivait le pape à Clovis (et cette lettre est autant à l'honneur de S. Remi que de son royal élève), votre conversion nous apporte une joie immense et le siège de Pierre tressaille d'allégresse en voyant la multitude des nations remplir le filet que le pêcheur d'hommes a reçu mission de jeter dans le monde... Connaissant notre joie, vous la confirmerez par vos œuvres, vous deviendrez notre couronne et l'Eglise votre mère s'applaudira de vous avoir enfanté à Dieu. Soyez, glorieux fils, le rempart de votre mère. Notre barque est assaillie, comme dans une tempête, par la malice et la perfidie des hommes. Mais nous espérons contre toute espérance et nous remercions Jésus Christ d'avoir donné à son Eglise en votre personne un protecteur capable de la soutenir et de la défendre. »

Aussi bien, S. Remi veilla à ce que Clovis ne trompât point les espérances qu'on mettait en lui : par ses conseils, voire même par ses remontrances, il l'aida à se corriger des mœurs barbares qu'il tenait du paganisme et à les remplacer par les vertus chrétiennes. Grâce à lui, Clovis va

mettre désormais le nom du Christ en tête de ses lois, tenir en toutes circonstances le langage le plus religieux, vénérer les évêques, suivre leurs avis, assurer le respect des personnes et des choses consacrées à Dieu. Témoin cette lettre qu'il écrivait avant d'aller combattre les Wisigoths : « Nous avons pris des mesures pour sauvegarder le domaine des églises ; nos soldats respecteront les vierges et les veuves consacrées à Dieu ; l'immunité la plus complète est garantie aux clercs et nulle violence ni dommage ne leur seront faits... »

* *

Voilà, m. f., l'œuvre de S. Remi. N'est-elle pas magnifique ? Et si la gloire des fils rejaillit tout naturellement sur leurs parents, quelle ne doit pas être ici-bas et dans le ciel la gloire des parents de S. Remi, qui ont donné un tel fils à l'Eglise ?

Après de longues années passées au service de Dieu et de la France, il mourut le 13 janvier 533, à l'âge de quatre vingt quatorze ans. Il est au ciel ; nul doute que ses pieux parents n'y soient aussi. Sa mère, du reste, sainte Célinie, est inscrite au rang des bienheureux.

N'hésitez donc pas, parents chrétiens, à donner comme eux vos enfants à Dieu s'il les appelle à son service, et un jour, comme les parents de S. Remi, vous serez récompensés de tout le bien que vous les aurez mis à même de faire, en leur donnant la vie et en les élevant pour Dieu. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DES SAINTS ANGES GARDIENS

(2 octobre)

LEUR RAISON D'ÊTRE

Mes frères,

En la fête de S. Michel, ce n'est pas seulement le grand archange que l'Eglise célèbre, mais avec lui tous les chœurs des anges qu'il a ralliés autour de son étendard au service de Dieu.

Rappelez-vous, par exemple, cette acclamation de la liturgie des vêpres : « Anges, Archanges, Trônes et Dominations, Principautés et Puissances, Vertus des cieux, louez le Seigneur du haut des cieux ! » (5e ant.).

Mais dans cette hiérarchie spirituelle il en est qui ont pour mission spéciale de veiller sur nous. Ils sont en relation plus étroite avec nous. Nous les appelons nos anges gardiens.

Ceux-là n'avaient-ils pas un titre particulier à notre culte ? N'était-ce pas un devoir de justice et de reconnaissance de leur faire une place dans notre piété ? Ne convenait-il pas de leur consacrer une fête à part ?

L'Eglise l'a pensé. Et à quelques jours de la St-Michel et des SS. Anges, elle nous invite à célébrer les anges gardiens, ceux que Dieu a chargés de nous protéger et dont il est dit dans nos saints livres : « *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis.* Il ordonna pour toi à ses anges de te garder dans toutes tes voies. » (Ps. XCI, 11).

Quelle grâce magnifique de Dieu que nous soyons confiés à la protection de ses anges qui sont aussi les ministres de sa cour !

Parmi tous les sujets de réflexions que nous suggère cette fête, c'est à celle là que je voudrais m'arrêter aujourd'hui.

De prime abord, n'est-ce pas, en effet, un sujet d'étonnement que les êtres les plus élevés de la création soient en quelque sorte à notre service ?

Oui, sujet d'étonnement, parce que nous n'avons pas assez conscience ou du moins une conscience assez vive de nos grandeurs baptismales.

A la suite du vénérable M. Olier, fondateur de la communauté de St-Sulpice, qui a peut-être mieux approfondi que personne ce mystère des attentions divines à notre endroit (*Pensées*, p. 171-172), essayons en ce jour de nous expliquer cette économie providentielle.

Comme le dit ce pieux auteur, si nous réfléchissons que nous sommes par la grâce les enfants, les membres, les temples de Dieu, nous comprendrons mieux que la divine Providence nous ait assuré une protection si haute, et que nous devons collaborer à cette vigilance divine par notre vigilance personnelle, afin de ne pas déchoir de notre dignité surnaturelle.

I. — *Parce que nous sommes ses enfants*

Si Dieu nous donne pour gouverneurs les princes de sa cour, c'est d'abord parce que nous sommes ses enfants.

Enfants de Dieu, nous le devenons par le baptême. Ce premier des sacrements nous élève à une dignité bien au-dessus de notre pauvre condition de créatures. Nous étions nés de la chair et du sang ; par le baptême, nous naissons de Dieu.

Ce sont des réalités qui nous échappent pratiquement. Parce que nous restons après le baptême avec le poids de notre nature viciée qui nous rapproche toujours de la terre, nous avons peine à reconnaître en nous des fils de Dieu. Apparemment du moins, nous avons plus ressemblance humaine que divine.

Mais pour Dieu, il en va tout autrement. Il juge, lui, non le dehors, mais l'intime des choses. Devant lui, régénérés par la grâce, nous participons à sa vie et nous sommes ses enfants.

Aux enfants de race royale il faut un entourage de choix. Pour le Dauphin et pour les princes, les rois assurent la meilleure compagnie et des précepteurs marquants. Cela reste un titre de gloire pour des génies même, comme un Bossuet, d'avoir été le précepteur du Dauphin de France et d'avoir mis à son service, dans des livres écrits exprès pour cette charge, sa grande intelligence.

Dieu n'a pas voulu agir autrement à notre en-

droit. Nous avons pour héritage, en notre qualité de fils adoptifs, mieux que les royaumes de ce monde, le royaume du ciel.

Pour le mériter et nous en rendre dignes, Dieu a jugé que ce n'était pas trop de préposer à notre garde ceux que nous appelons les princes de sa cour.

Et pour eux non plus ce n'est pas déchoir, mais être honorés, que de recevoir pareille charge.

Si nous nous étonnons de cette économie providentielle, c'est que nos vues ne sont pas les vues des anges et les vues de Dieu, que nous jugeons les choses humainement et non pas divinement, que nous n'apprécions pas assez notre grandeur d'enfants de Dieu.

II. — *Parce que nous sommes ses membres*

Enfants de Dieu, nous sommes aussi ses membres : « Ne savez-vous pas, écrivait l'apôtre S. Paul aux Corinthiens, que vos corps sont les membres du Christ ? » (I Cor., VI, 15).

Mais, comme disait le même apôtre aux mêmes disciples : « Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est honoré, tous les membres s'en réjouissent avec lui. » (I Cor., XII, 26).

Or, m. f., rappelons-nous l'Evangile qui nous montre les anges au service de notre chef, Jésus-Christ.

Au désert, après la tentation, les voici qui s'approchent de lui et le servent.

Pendant son agonie au jardin des Oliviers, pendant que ses meilleurs amis le laissent à la solitude de sa prière, il reçoit le réconfort d'un ange.

Que Pierre tire le glaive pour défendre son Maître, Jésus ne lui assure-t il pas qu'il peut disposer de la protection des anges : « Penses-tu que je ne puis recourir à mon Père qui m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'anges ? »

Comme les anges ont veillé sur le Christ, ainsi veillent-ils sur nous qui sommes ses membres. Ils sont là, près de nous, comme auprès de Jésus, pour nous réconforter et nous protéger. Leurs ailes nous font un bouclier contre nos ennemis dans tous les dangers du corps et de l'âme.

Et encore ici, honneur magnifique pour ces anges que pareille mission leur soit confiée. Ce sont des soldats d'élite qui composent la garde royale. Et parce que la grâce fait de nous les membres du Christ, nos anges gardiens se voient, dans la lumière de Dieu préposés à la vie même de Jésus, à sa vie dans ses membres.

Si notre foi n'était pas la faible lueur vacillante qui éclaire à peine ces beautés surnaturelles, l'existence des anges gardiens ne serait pas pour nous un mystère à peine croyable que beaucoup rangent parmi les pieuses croyances sans importance, mais un rappel incessant à notre dignité de membres du Christ.

III. — *Parce que nous sommes ses temples*

S. Paul, qui nous regarde comme les membres du Christ, nous nomme aussi les temples de l'Esprit-Saint. (I Cor., VI, 19 ; II Cor., VI, 16).

Est-ce que cette autre pensée n'éclaire pas encore le mystère des anges gardiens ?

Comme toute créature, mais plus spécialement encore par le premier rang qu'ils occupent dans la hiérarchie des êtres les anges sont les adorateurs de Dieu Nous chantons avec l'Eglise en la fête de S. Michel : « Un ange se tient debout devant l'autel du temple, ayant à la main un encensoir d'or. » Et dans toutes nos églises, peintres et sculpteurs chrétiens, s'inspirant de la foi, les prosternent à genoux autour du tabernacle ou chantant les louanges divines.

Dieu n'est pas seulement au ciel, Dieu n'est pas seulement dans le saint ciboire, Dieu est partout, et plus particulièrement dans nos âmes, par sa grâce : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure. » (Jo., XIV, 23).

Eh bien ! nos anges gardiens nous accompagnent pour veiller sur nous comme les enfants de Dieu et les membres du Christ, mais aussi et en définitive pour adorer Dieu vivant en nous. Tout concourt à nos intérêts, mais tout se termine à la gloire de Dieu. Il est la fin comme le principe de toutes choses.

Leurs adorations suppléent à nos négligences et réparent nos irrévérences et en quelque sorte nos sacrilèges. Ils font contrepoids à nos péchés et nous préservent de la colère de Dieu. Leur religion même fait d'eux nos gardiens contre des châtiments trop mérités, pour l'heure des miséricordes divines et de nos repentirs.

S'il y a autour de nous celui qui rôde comme un lion rugissant pour nous dévorer, selon la comparaison de S. Pierre, il y a aussi dans l'atmosphère où nous marchons les esprits bienfaisants, les anges de Dieu, nos gardiens qui montent la garde et nous défendent.

* *

M. f., les pensées de Dieu sont impénétrables. Nous ne dirons jamais le dernier mot de ses desseins. Notre vue est trop faible pour scruter le secret de ses voies.

Mais il ne nous est pas interdit, je dirais même que c'est un devoir de notre foi, de nous interroger sur sa conduite vis-à-vis de nous. Le peu que nous y découvrons nous révèle toujours son amour et comporte d'utiles enseignements. La science qui recherche les secrets de la nature ne les perce pas tous, mais du moins elle utilise à notre profit les résultats de ses investigations.

Que ces quelques pensées sur l'existence des anges gardiens ou mieux sur le pourquoi de leur

mission humaine, excite d'abord notre reconnaissance envers Dieu qui nous ménage de si puissants protecteurs dans les innombrables dangers de cette vie.

Mais aussi, pour nous aider à nous y maintenir, qu'elle nous fasse prendre une conscience plus vive de nos grandeurs baptismales. Il suffit au fils de famille ou à l'homme en situation qu'il se sache d'un autre monde que le commun pour le garder de certaines fautes qui seraient pour lui une véritable déchéance. La pensée que nous sommes les enfants de Dieu, ses membres et ses temples, et qu'il a décidé pour cela de mettre à notre service des créatures plus élevées que nous, ne devrait-elle pas nous inspirer une vive répulsion du péché sous toutes ses formes, du péché qui déshonore notre dignité divine ?

Nous sommes grands, m. f., oui, même les plus humbles parmi nous. Déjà Dieu nous introduit dans la société de ses anges par qui il nous relie à lui. Son regard d'éternité supprime le temps pour ne faire déjà qu'un corps de l'Eglise du ciel et de celle de la terre.

A cause de cette dignité chrétienne et de ce voisinage céleste qu'elle nous vaut, ne faut-il pas dire avec le poète catholique contemporain [1].

Que nul ne méprise,
A cause qu'il ne la voit pas,
Cette main que Dieu a commise
Pour tenir la nôtre ici-bas.
Nulle route n'est si raide
Qu'un ange ne nous précède.
Près de l'infirme et du vieux
Se tient quelqu'un qui voit Dieu.
Malheur à qui le scandalise !

POUR LA FÊTE DU SAINT ROSAIRE

I

L'ORIGINE ET L'EFFICACITÉ DU ROSAIRE

Mes frères,

La Sainte Vierge, a-t-on dit, est une toute-puissance suppliante : « *omnipotentia supplex.* » Dieu peut tout par sa propre puissance, mais la Sainte Vierge peut également tout par ses prières, parce que Notre-Seigneur, son Fils, l'aime tant qu'il ne sait rien lui refuser et met sa toute-puissance à sa disposition.

Or cette toute-puissance qui lui est déléguée, la T. S. Vierge en use surtout en faveur de ceux qui lui adressent la belle prière du Rosaire dont nous célébrons la fête aujourd'hui.

Voyons-en l'origine ; voyons avec quelle confiance l'Eglise y a eu recours en maintes circonstances critiques, et en constatant de quelle façon miraculeuse Marie a exaucé chaque fois cette prière, puissions-nous la réciter nous-mêmes avec plus d'empressement et plus de ferveur.

[1] Claudel.

I

C'est la Sainte Vierge elle-même qui a enseigné cette prière du Rosaire à S. Dominique. Au XIII^e^ siècle, une secte s'était formée aux environs de Toulouse, qui niait les dogmes et combattait la morale catholique. En outre, ses partisans parcouraient tout le midi de la France, brûlant les églises, pillant les monastères, massacrant les prêtres, les religieux et tous ceux qui refusaient d'adhérer à leurs erreurs. Des missionnaires avaient été députés pour ramener à la vraie foi ces égarés ; ils avaient été mis à mort. Les rois de France envoyèrent alors des armées contre ces révoltés qui constituaient un danger permanent pour la société ; leurs armées furent taillées en pièces.

On désespérait de les réduire, plus encore de les convertir, quand la Sainte Vierge daigna apparaître à un des missionnaires, nommé Dominique de Guzman. Ce religieux était un jour en prières dans la chapelle de Notre-Dame de Prouille et conjurait avec larmes cette bonne Mère de lui inspirer les meilleurs moyens de ramener dans le giron de l'Eglise les Albigeois endurcis — c'était le nom donné à ces hérétiques, parce qu'ils étaient particulièrement nombreux dans la ville d'Albi. Répondant à son ardente prière, Marie lui apparut et lui dit que « comme la Salutation angélique avait été le principe de la Rédemption du monde, il fallait aussi que cette Salutation fût le principe de la conversion des hérétiques ; qu'ainsi, en prêchant le Rosaire, qui contient cent cinquante *Ave Maria*, il verrait un succès merveilleux de ses travaux et les plus opiniâtres de ces sectaires se convertir par milliers. »

Cette prière n'était pas absolument nouvelle. On a trouvé dans le tombeau de sainte Gertrude de Nivelle, décédée en 667, et dans celui de S. Norbert, décédé en 1134, des grains enfilés qui paraissaient être des sortes de chapelets. Si on en croit l'histoire, Pierre l'Ermite enseigna aux Croisés un psautier laïque composé de plusieurs *Pater* et de cent cinquante *Ave*, et c'est en récitant ce psautier, depuis longtemps en usage parmi les moines de Palestine, que les Croisés s'acheminaient vers la Terre Sainte et se disposaient à délivrer le sépulcre du Christ.

En apparaissant à S. Dominique et en lui recommandant cette dévotion du Rosaire, Marie ne fit donc qu'approuver une dévotion qui existait déjà et qui lui était particulièrement chère. Elle lui donna sa forme définitive en décidant que, composée de quinze dizaines d'*Ave* séparées par le *Pater* et le *Gloria*, cette prière devrait être accompagnée de la méditation des mystères joyeux, douloureux et glorieux de sa vie. Enfin elle l'encouragea en promettant de la récompenser par les plus précieuses faveurs.

II

Dominique obéit à la Sainte Vierge et, au lieu de s'arrêter comme auparavant aux discussions et

aux controverses, il se mit à prêcher la dévotion du Saint Rosaire, à en expliquer les quinze mystères et à déclarer les grandeurs et les mérites de la Reine du ciel. Il obtint un si admirable succès qu'il retira, en peu d'années, plus de cent mille personnes des portes de l'enfer, en leur faisant quitter leurs erreurs.

Les Souverains Pontifes n'oublièrent pas la toute-puissante efficacité de cette dévotion. Chaque fois que, depuis, des calamités ont assailli l'Eglise, ils y eurent recours et la recommandèrent au peuple chrétien, et chaque fois la T. S. Vierge récompensa leur confiance en rendant la paix à l'Eglise.

En 1571, sous le pontificat de S. Pie V, les progrès des Turcs en Europe étaient devenus plus alarmants que jamais. La Méditerranée était sillonnée par leurs vaisseaux. Maîtres de la Grèce et de la Hongrie, ils n'attendaient plus que d'avoir conquis les îles de Malte et de Chypre pour se jeter sur l'Italie, et déjà le sultan de Constantinople se vantait de venir à Rome faire manger l'avoine à son cheval jusque sur l'autel de St Pierre.

Une première attaque contre Malte, en 1565, avait échoué, grâce à l'héroïsme et à l'admirable tactique du grand maître La Vallette. Repoussés, les Turcs avaient fait une descente en l'île de Chypre et leur barbarie s'y était signalée par un affreux carnage.

C'est alors que le Pape S. Pie V fit sentir aux princes d'Europe l'imminence du danger. Il négocia contre l'ennemi commun une alliance entre les Vénitiens et les Espagnols, auxquels il associa toutes les forces de l'Italie. Lui-même nomma le chef de l'expédition, en confiant le commandement suprême au valeureux et chevaleresque Don Juan.

Mais tandis que S. Pie V présidait à tous ces préparatifs, il ordonnait en même temps à tout le monde chrétien de se mettre en prière et prescrivait la récitation ininterrompue du Rosaire. C'est accompagné, c'est soutenu par cette universelle supplication montant vers le trône de Marie, que Don Juan s'avança contre les Turcs, un Rosaire suspendu au grand mât de son vaisseau-amiral.

Le 7 octobre 1571, la flotte chrétienne qu'il conduisait rencontrait dans le golfe de Lépante la flotte musulmane, forte de deux cent quarante-cinq galères et quatre-vingt-sept vaisseaux de toute grandeur. Le combat dura cinq heures. Les deux galères amirales, celle de Don Juan et celle d'Ali-Pacha, s'étant attaquées à l'abordage, Ali-Pacha fut tué et la vue de sa tête exposée au sommet d'un mât acheva par la terreur la déroute des siens. Vingt-cinq mille infidèles furent tués et dix mille faits prisonniers.

S. Pie V, aux prières de qui cette victoire était due non moins qu'à la vaillance de l'armée chrétienne, en fut averti miraculeusement. Au moment même où Don Juan la remportait avec l'aide de Dieu, le pape présidait un conseil à Rome. Tout à coup il interrompt les prélats qui l'assistent, ouvre la fenêtre et semble prêter l'oreille pendant quelques instants ; puis se tournant vers ceux qui l'entourent : « Ce n'est plus le temps de parler d affaires, leur dit-il, allons remercier Dieu, notre armée vient de remporter la victoire. » Et aussitôt, les yeux baignés de larmes, il court dans son oratoire rendre grâces à Dieu et à la Vierge du Rosaire. Quelques jours après, on apprit que c'était ce jour et à cette heure-là même que la croix avait vaincu le croissant.

En souvenir de cette victoire, S. Pie V ordonna de célébrer chaque année la fête du Saint Rosaire, fixée précisément au 7 octobre et solennisée le premier dimanche de ce mois. Il fit également insérer dans les litanies de la Sainte Vierge l'invocation « *Auxilium christianorum, ora pro nobis.* Secours des chrétiens, priez pour nous. »

III

Sous le pontificat de Clément XI, en 1683, les Turcs menacent à nouveau, sur terre cette fois, la chrétienté. Comme son illustre prédécesseur, Clément XI a recours au Saint Rosaire et en ordonne la récitation dans toutes les églises et chapelles de Rome. Or, précisément au moment où ces supplications pressantes montaient vers le trône de Marie, le vaillant roi de Pologne Jean Sobieski anéantissait l'armée turque sous les murs de Vienne et sauvait la chrétienté tout entière.

A la fin du xviii^e siècle, la grande Révolution ferme chez nous les églises, emprisonne les prêtres et les fait mourir sur l'échafaud. Les vaillants Vendéens se lèvent pour défendre leur roi et leurs autels ; ils marchent à l'ennemi, le Rosaire autour du cou et l'image du Sacré-Cœur sur la poitrine. Partout les catholiques de France imitent, sinon leur vaillance, du moins leur confiance en Marie et cette bonne Mère suscite Napoléon qui rend la paix à l'Eglise.

A la fin du siècle dernier, la persécution sévit à nouveau, le Souverain Pontife est dépouillé de ses Etats et confiné, prisonnier, au Vatican ; presque tous les gouvernements sont hostiles à l'Eglise et dirigent leurs efforts contre la religion. Comme jadis S. Pie V et Clément XI, le grand pape Léon XIII se tourne vers la Sainte Vierge pour l'appeler au secours de l'Eglise. Dix ans de suite il envoie au peuple chrétien une encyclique pour lui recommander la récitation du Saint Rosaire pendant tout le mois d'octobre ; il donne à la fête que nous célébrons le rang de deuxième classe et ordonne d'insérer dans les Litanies de la Sainte Vierge l'invocation : « Reine du T. S. Rosaire, priez pour nous. »

Marie ne lui a pas répondu par un miracle aussi éclatant que la victoire de Lépante, mais cependant, depuis, le Souverain Pontife a repris son rang parmi les chefs d'Etat, et si l'Eglise continue d'être combattue — elle le sera jusqu'à la fin des temps — son prestige dans le monde ne laisse pas d'être plus grand qu'il ne l'a été depuis longtemps.

* *

Continuons donc à nous servir de cette arme toute pacifique qu'est le Saint Rosaire. Le religieux, la religieuse la porte suspendue à sa ceinture, comme le soldat porte l'épée suspendu à son côté. Portons-la, nous aussi, toujours sur nous, pour nous défendre non seulement contre les ennemis de l'Eglise notre Mère, mais aussi contre l'ennemi de notre salut pour qui la Vierge du Saint Rosaire est terrible comme une armée rangée en bataille. Ainsi soit-il.

II

LE DEVELOPPEMENT DE LA DÉVOTION AU ROSAIRE

Mes frères,

Le Rosaire! quel délicieux vocable qui exhale tout un parfum de poésie bien fait pour nous charmer! Le Rosaire! une couronne de roses, la plus belle, la reine des fleurs, dont les senteurs délicates et pénétrantes symbolisent à merveille les suaves refrains de prières que répètent à l'envi les cœurs dévots à la Vierge. Le Rosaire! par un frappant contraste, il rappelle aussi à la mémoire des souvenirs retentissants de luttes et de batailles; il évoque encore également les éclatantes victoires qui ont marqué son origine, consacré son succès et pour jamais établi à la face du monde chrétien son incomparable puissance.

I

Vous savez en quelles douloureuses circonstances la Vierge Marie apporta à la terre le Rosaire, cette arme pacifique et triomphante qu'un Pape heureusement inspiré devait appeler un jour « le salut des chrétiens. »

C'était à l'aurore du XIIIe siècle. La vieille foi chrétienne, en butte à des attaques réitérées, s'était altérée en beaucoup d'âmes, et l'hérésie, favorisée par un terrain propice, depuis longtemps préparé, avait poussé toute une frondaison de rejetons pernicieux. En vain l'Eglise avait jeté le cri d'alarme et dénoncé solennellement le redoutable fléau; en vain les puissants de la terre, faisant écho à ses appels, avaient apporté leur concours et mis la puissance des armes au service de la foi en danger; tout était resté inutile; les âmes continuaient de s'égarer dans les ténèbres de l'erreur.

La douceur et la persuasion ne réussirent pas mieux que la force. Malgré toute son ardeur d'apôtre, en dépit de son verbe enflammé, S. Dominique lui-même contemplait avec tristesse l'insuccès de son zèle et la stérilité de ses efforts.

C'est alors qu'il se tourna vers Marie, et dans un élan d'irrésistible confiance, il décida de la prier sans trêve ni merci jusqu'à ce qu'il fût exaucé. Retiré dans une forêt solitaire, il passa trois jours et trois nuits en oraison, et l'on raconte qu'ensuite la Sainte Vierge lui apparut dans une extase, toute environnée de gloire et de magnificence; trois reines l'accompagnaient, escortées chacune de cinquante vierges, et Marie daigna expliquer elle-même à son serviteur ébloui le sens et le secret de cette vision. Tout ce cortège signifiait justement le Rosaire. Et la Vierge ajouta ces paroles réconfortantes : « Voilà la couronne dans laquelle je placerai toute ma joie; répands cette prière partout et les hérétiques se convertiront et les fidèles persévéreront et ils arriveront à la béatitude éternelle. »

L'événement ne tarda pas à réaliser ces étonnantes promesses tombées des lèvres maternelles de la Vierge Marie. Consolé par cette apparition, Dominique reprit avec un nouveau courage son métier de prêcheur; le Rosaire à la main, il parcourut les contrées hérétiques, répandant largement la doctrine catholique. Bientôt les conversions commencèrent, car la prière du Rosaire avait plus fait pour la cause du Christ que l'habileté des plus valeureux chevaliers.

II

Il n'en fallut pas davantage, m. f., pour que la dévotion au Rosaire se répandît bien vite et bien vite devînt populaire. Et pourtant Marie voulut faire plus encore pour manifester à ses fidèles tout le prix qu'elle attachait à cette pratique, pour leur en inspirer l'estime, pour leur en prouver la singulière efficacité.

Dans le dernier tiers du XVIe siècle, tout à coup la civilisation occidentale et par conséquent le christianisme lui-même qui en est le principe, se trouvèrent menacés par une nouvelle et redoutable invasion de barbares. Depuis quelque temps le Turc s'agitait et, enivré de ses récents succès, il édifiait de gigantesques projets; il songeait dans son orgueil à conquérir l'Europe entière, pour la soumettre à ses lois.

Un cri de détresse parti des frontières menacées eut bientôt fait de se répercuter à travers toute la chrétienté. Encore une fois le Pape réunit en un faisceau puissant toutes les forces matérielles dont il pouvait disposer pour arrêter l'envahisseur : on équipe une flotte, on embarque des troupes, on marche contre l'infidèle et le combat se livre dans les eaux de Lépante en 1571.

Humainement parlant, la cause catholique était bien désespérée. Tout semblait promettre aux Turcs la victoire : le vent leur était favorable, ils avaient l'avantage du nombre, leur front avait plus d'étendue que celui des chrétiens. On se battit avec fureur.

Mais pendant que luttaient les champions du Christ, un fils de S. Dominique, le grand Pontife Pie V, s'était souvenu des promesses de la Vierge du Rosaire; à sa demande, les fidèles du monde chrétien avaient adressé de solennelles prières à Marie et un grand miracle confirma qu'on n'avait pas invoqué en vain sa puissance. Contre toute attente, la victoire resta aux chrétiens, et, à l'heure même, le Pape, subitement

éclairé d'en-haut, annonça le succès à ses familiers en disant : « Rendons grâces au ciel qui nous accorde le triomphe. » C'est en mémorial de ce grand jour que fut établie la fête qui nous réunit ce matin, la fête de Notre-Dame du Saint Rosaire.

Voilà de quelle manière solennelle la Vierge Marie attesta la puissance du Rosaire à tout l'univers chrétien.

III

Toutefois, il était réservé à notre époque de connaître une étape nouvelle dans le développement de cette dévotion.

A la fin du siècle dernier, un autre grand Pape, en qui la clarté du génie s'alliait à la piété la plus ardente, convoqua de nouveau les fidèles aux prières du Rosaire. Conscient et soucieux des besoins de son temps, il comprit tous les avantages que les âmes pourraient tirer de ces supplications et il décida que chaque année un mois entier, le mois d'octobre, serait consacré au Rosaire.

Nous sommes, nous, les heureux bénéficiaires de cette innovation. Il nous faut donc répondre de tout cœur à l'appel de l'Eglise. Chaque époque de l'histoire a ses tristesses. L'esprit du mal ne désarme jamais : il change de nom, il varie ses attaques, il transforme ses tactiques ; au fond, il ne poursuit qu'un but, toujours le même : la destruction de l'œuvre de Dieu sur la terre et la perte des âmes. De nos jours, il semble bien que le paganisme tente un nouvel assaut pour rétablir son empire chez nous.

L'affreux égoïsme, la jouissance sans frein, l'horreur du sacrifice pervertissent les individus ; les mœurs se corrompent, les liens domestiques se relâchent, la famille se désagrège ; un vent d'orgueil et de folie secoue violemment les remparts de la société et menace de l'écraser sous ses ruines ; c'est donc bien l'heure d'invoquer encore Celle qui détruit l'erreur et protège la foi ; c'est bien l'heure de reprendre les supplications du Rosaire.

Chrétiens fidèles, comprenez votre devoir ; vous surtout, Enfants de Marie, vous devez être au premier rang dans cette grande croisade de prières.

Voilà pourquoi, le Rosaire à la main, pendant tout ce mois, vous invoquerez la Reine du Ciel. Vous la prierez pour vous : qu'elle écarte de vous tout ce qui pourrait altérer votre vertu ou ternir l'éclat de vos croyances.

Vous la prierez pour les victimes inconscientes ou volontaires, de toutes ces erreurs, de tous ces faux principes qui pullulent dans notre société et s'acharnent contre la vie des âmes.

Vous la prierez pour ceux que Dieu a chargés spécialement ici-bas d'organiser et de diriger le combat contre l'esprit mauvais : qu'ils ne défaillent pas à la tâche ; que la haine dont ils poursuivent le mal n'atteigne pas la charité rayonnante qu'ils doivent toujours garder aux âmes.

Vous prierez donc beaucoup ; vous prierez en union avec l'Eglise et en priant ainsi vous travaillerez pour votre part à l'œuvre la plus sublime qui soit sur terre, à l'œuvre la plus glorieuse qui se puisse rêver, je veux dire, la sanctification des hommes et l'extension du règne de Dieu. Ainsi soit-il.

III

LE ROSAIRE PRIÈRE UNIVERSELLE

Mes frères,

Chaque mois de l'année apporte son hommage à la Vierge, notre Mère et Reine.

Sa grande fête, l'Assomption, la Sainte-Marie, fait le centre du mois d'août, dans le rayonnement du soleil d'été.

Septembre, le mois de la Nativité, du St-Nom de Marie, des Sept-Douleurs, de N.-D. de la Merci, conduit des milliers et des milliers de pèlerins vers ses innombrables sanctuaires régionaux, où elle donne miséricordieusement audience à ses enfants de la terre.

Mais octobre surtout est son mois, le mois de sa belle prière, le mois du Rosaire.

Avons-nous assez réfléchi à l'universalité, à la catholicité du Rosaire, la prière de toutes les âmes et de toutes les latitudes ?

C'est chose vraiment admirable que cette utilisation du Rosaire pour nous entretenir avec Dieu.

Nous avons là sur le vif la démonstration pratique de Marie, médiatrice de toutes les grâces.

C'est avec le Rosaire et par le Rosaire que prie toute la chrétienté.

C'est avec le Rosaire et par le Rosaire que la chrétienté obtient ses grâces, donc par Marie.

Pour que les nuages laissent tomber leurs pluies, il faut que des courants d'air chaud montent du sol et les provoquent. Dieu veut aussi que la terre aille chercher dans le ciel la grâce qui féconde les champs et les âmes. C'est la prière, l'itinéraire des hommes à Dieu. Et c'est lui, ce petit Rosaire de bois, de verroterie ou de lapis, qui est la grande prière catholique.

* *

La prière des saints. Pas un qui ne souscrirait à la déclaration de ce pieux Prêcheur, Fr. Marie-Raphaël Meysson : « J'ai trouvé mon secret de sainteté dans le Rosaire. Le saint est un homme d'oraison. Et le Rosaire, avec la méditation de ses mystères joyeux, douloureux et glorieux, c'est le manuel de l'exercice d'oraison. »

La prière des apôtres Il fut l'arme de Dominique, son patriarche, le jour de la victoire de Muret, où périt l'hérésie albigeoise. Avec lui, Alain de la Roche a refait l'âme flamande et belge, comme avec lui le Bienh. de Montfort repétrit l'âme bretonne et vendéenne. Les résistances obstinées cédaient toujours à cet argument : « Jamais un pécheur ne m'a résisté, assurait le saint missionnaire, une fois que je l'ai pris au collet avec mon Rosaire. »

La prière des conducteurs de peuples qui furent chrétiens. Garcia Moreno avait inscrit le Rosaire quotidien dans son règlement de vie. O'Connell égrenait son chapelet dans les couloirs de la Chambre des Communes. Chaque samedi, le maréchal Fayolle effeuillait aux pieds de Notre-Dame des Victoires celui passé à ses mains sur son lit de mort.

La prière des héros. « Rohan, vous avez du cœur, vous serez un homme ! » déclarait Napoléon, un connaisseur, au jeune prince qui disait discrètement son chapelet dans une soirée où brillait Talma. Le commandant Marceau le récitait sur la dunette de l'*Arche d'Alliance*, ornée à sa proue de l'image de Marie. Et au sans-culotte qui lui avait crié : « Donne-moi ton chapelet, bigote ! » la vendéenne expliquait avec la bravoure des martyrs, en lui montrant ses dix doigts : « Tiens, le voici, mon chapelet ; prends-le si tu veux. »

La prière des artistes. Haydn s'y jetait pour que vînt l'inspiration. Mozart en faisait l'action de grâces de ses triomphes. Gluck y resta fidèle jusqu'à la mort.

La prière des poètes, de Coppée qui le reprit sur le tard ; de Mercier et de Ghéon qui ont chanté ses mystères avec la grâce et l'enthousiasme des saints ; de Jammes surtout qui l'a enluminé d'images toutes neuves et inventé pour lui les plus riches symboles.

La prière des savants, de Volta et d'Ampère, de Récamier et de Laënnec, dont l'exemple réhabilita devant les Silvio Pellico et les Ozanam la vérité et la grandeur d'une religion que croyaient simplement ces hautes intelligences.

La prière des humbles, des petits, des ignorants, de la bergère de Domremy à la pastourelle de Lourdes qui ne savait que son chapelet.

La prière des pécheurs, qui n'a pas quitté leur mémoire, qui remonte à leurs lèvres quand la Sœur garde-malade la murmure à leur chevet, qu'ils osent encore réciter dans leur misère, car, comme disait Péguy avec son accent de sincérité et de premier jet : « Les prières à Marie sont les prières de réserve. C'est ça, des prières de réserve. Il n'y en a pas une, dans toute la liturgie, pas une, tu entends, pas une, que le plus lamentable pécheur ne puisse dire vraiment. Dans le mécanisme du salut, l'*Ave Maria* est le dernier secours. Avec lui on ne peut être perdu. »

Oui, la prière catholique, vous dis-je, la prière universelle, la prière de tous. L'atmosphère est chargée d'*Ave.* Leurs nappes battent en un rythme régulier et ininterrompu les rives du ciel, comme le flux des océans les rivages de la terre.

* *

Au lendemain de la victoire, en 1919, le cardinal Mercier était l'hôte officiel de Paris. Celui que Mgr Baudrillart appela un jour « le Foch de l'ordre » et dont le Maréchal avait dit lui-même : « C'est la plus grande figure de ce temps, » venait prendre place à l'Académie des sciences morales et politiques, où l'avait porté l'admiration reconnaissante de la France, et y prononçait un immortel éloge de notre pays.

A cette occasion, il avait demandé au cardinal de Paris de prendre contact avec une paroisse d'œuvres de la capitale. C'est le Rosaire qui lui fut indiqué. Il y passa tout un dimanche dont le souvenir reste ineffaçable.

Ce choix s'accordait aussi aux préférences de sa piété.

Cet homme de pensée et d'action avait une dévotion d'enfant pour Marie. Il aimait surtout son titre de Médiatrice de toutes les grâces, qu'il aurait voulu entendre proclamer par Rome dogme de foi. La statue de Marie Médiatrice présidait à son travail quotidien sur la cheminée de sa chambre de pauvre, et c'est au jour de sa fête, après qu'on eut célébré devant son lit de mourant la première messe de Marie médiatrice, qu'il rendit le dernier soupir.

Mais il ne séparait pas Notre-Dame du Rosaire de Marie Médiatrice.

Lorsque, le 20 octobre 1918, le cardinal transmit au peuple belge par la voix de ses prêtres le message de Von der Lanken, annonçant au nom de son gouvernement l'évacuation de la Belgique, il termina sa circulaire par cette invocation : « Notre-Dame du saint Rosaire, Marie Médiatrice, priez pour nous ! »

Il unissait les deux vocables dans la même prière.

Il ne faut pas les séparer.

La T. S. Vierge est notre médiatrice et notre espérance. Mais évidemment à la condition de la prier. Et la prière royale à Marie, c'est le Rosaire.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour une bénediction du bétail

LE BUT DE CETTE BÉNÉDICTION

Mes frères,

Dans quelques instants, je vais parcourir vos rues et répandre sur votre bétail la bénédiction que l'Eglise me permet de leur accorder. Avant de procéder à cette bénédiction, permettez-moi de vous en expliquer le but en quelques mots.

I

Les animaux, vous le savez, ont été créés par Dieu pour être les serviteurs de l'homme : « Dominamini piscibus maris et volatilibus cœli et universis animantibus quæ moventur super terram » (Gen., I, 28), dit Dieu à nos premiers parents. Avant le péché originel, tous lui obéissaient ; les bêtes féroces rivalisaient de douceur avec l'inoffensive brebis ; tous venaient à lui, solliciter une caresse de sa main. Malheureusement, l'homme désobéit à Dieu. En se révoltant contre son Créa-

teur, il mérita de voir la nature entière et les animaux en particulier secouer le joug de sa domination et se révolter à leur tour contre lui. En sorte qu'aujourd'hui ce n'est plus qu'à force de précautions et de prévenances que l'homme réussit à les apprivoiser et à se les attacher.

De plus, comme l'homme, ils sont devenus sujets aux souffrances et aux épidémies de toute sorte. Comme l'homme aussi, ce n'est qu'à force de peines et de fatigues qu'ils gagnent leur nourriture de chaque jour, et encore ne l'ont-ils pas toujours en abondance, car si les années de sécheresse sont des années de disette et de famine pour l'homme, elles sont bien plus encore des années de souffrances et de privations pour les animaux de vos étables.

Vos bestiaux portent donc au moins aussi lourdement que vous le poids de la malédiction prononcée contre l'humanité coupable. Or la bénédiction que l'Eglise me permet de répandre sur eux a pour but de neutraliser cette malédiction divine, d'en détourner ou d'en atténuer les coups.

Elle a pour but, d'abord, d'obtenir pour eux la nourriture en abondance. C'est Dieu, dit le psalmiste, qui couvre les coteaux et les collines de verts gazons et en fait de gras pâturages pour vos troupeaux : « Qui producit fœnum in montibus. » C'est lui qui fait croître en vos vallées l'herbe de vos prés : « Et herbam servituti hominum. » C'est lui qui vous permet de rentrer sur vos greniers ce foin parfumé qui doit les nourrir pendant la saison d'hiver. C'est lui, enfin, qui fait germer et grandir dans vos sillons l'avoine qui rend la vigueur à vos chevaux : « Qui dat jumentis escam ipsorum. » Il est donc de toute justice de lui demander ces gras pâturages, ce foin odorant et ces abondantes récoltes, puisqu'elles sont un don de sa main et un effet de sa générosité.

Voilà pourquoi l'Eglise vous invite à placer à côté de votre bétail une botte de foin, afin que la bénédiction de Dieu, en descendant sur vos fourrages, je ne dis pas les multiplie comme il multiplia jadis la farine de la veuve de Sarepta ou les cinq pains dans le désert, mais afin du moins qu'il en écarte tout élément insalubre et malsain et y dépose au contraire une vertu nutritive qui conserve à vos bestiaux la santé et les préserve de la maladie.

II

Préserver votre bétail de la maladie, écarter de lui la contagion et la mortalité, voilà, en effet, le second but de la bénédiction que nous allons faire descendre sur lui.

Depuis une quarantaine d'années, on a multiplié les sociétés d'assurance contre la mortalité du bétail. Quoique les primes que vous leur versez soient pour vous une charge assez lourde, je me garderai bien d'en blâmer l'institution et de vous dissuader d'y adhérer. Cependant je ne puis m'empêcher de remarquer que le nom qui leur est donné n'est point complètement exact. En inscrivant votre bétail dans ces sociétés, vous assurez votre bourse, vous assurez une partie de la valeur de vos animaux, vous vous promettez mutuellement de vous entr'aider et de vous dédommager les uns les autres, le jour où le malheur viendra frapper à votre porte et décimer vos étables.

Vous obéissez par là à un sentiment de prévoyance et de solidarité très louable, mais je ne vois pas que par là vous fermiez la porte de vos écuries aux épidémies, je ne vois pas que votre bétail soit en aucune façon assuré, protégé contre les accidents et la mortalité. Pour obtenir ce dernier résultat, il faut, m. f., vous syndiquer avec celui qui permet ou écarte les accidents, avec celui qui déchaîne ou supprime les épidémies, avec Dieu, enfin, qui tient en sa main la vie des animaux aussi bien que celle des hommes.

Eh bien ! m. f., le seul fait de présenter tout à l'heure votre bétail à la bénédiction du prêtre, constitue déjà un commencement d'assurance avec le bon Dieu. Il y a de grandes chances pour qu'il préserve vos animaux domestiques de tout accident, mais c'est à une condition : c'est que vous resterez fidèles aux conditions du contrat que vous passez avec lui. Il ne vous demande, lui, aucune prime d'assurance, il n'en a que faire ; il vous demande seulement d'observer les règlements de la société que vous formez avec lui, car toute société bien organisée doit avoir son règlement. Il faudra donc d'abord ne jamais atteler vos chevaux le dimanche, si ce n'est en cas de véritable nécessité. « Vous travaillerez six jours, disait jadis Jéhovah aux cultivateurs juifs, mais ayez soin, le septième jour, de vous abstenir de tout labeur, afin de laisser à votre bœuf et à votre âne le repos dont ils ont besoin. » (Ex., XXIII, 12).

En second lieu, il faudra que vos bestiaux ne soient que le moins possible pour vous une occasion de manquer aux saints offices. Vous possédez tous des pâtures closes ; enfermez-y votre bétail le dimanche et ménagez-vous ainsi la possibilité de sanctifier ce saint jour.

En troisième lieu, si par hasard votre attelage se trouve embourbé, gardez-vous bien de blasphémer le saint nom de Dieu pour le faire sortir de ce mauvais pas. Les mots sonores et retentissants ne manquent pas, dans notre vocabulaire, pour exciter vos chevaux nonchalants ; recourez-y et ne prononcez jamais le nom de Dieu que pour implorer son secours et lui rendre les hommages qui lui sont dus.

Enfin, dans vos moments d'impatience, évitez de prononcer des imprécations contre votre bétail. C'est en vain que nous le bénirons si chaque jour vous formulez contre lui les plus effroyables malédictions.

III

Surtout, mais je crois cette recommandation superflue, ne vous oubliez jamais au point de brutaliser les bêtes qui vous sont confiées. Les

animaux sont des créatures du bon Dieu et à ce titre, quoique dénuées de raison, elles ont droit d'être traitées avec douceur. Que de fois ces pauvres bêtes pourraient répondre aux cruels qui les martyrisent ce que répondait à son maître l'ânesse de Balaam !

Balaam était un prophète païen à qui Dieu, cependant, daignait révéler les secrets de l'avenir. Un roi de son voisinage lui ayant demandé de maudire Israël, Balaam se rendait vers le camp des Hébreux, monté sur son ânesse, lorsque tout à coup, parvenue en un chemin étroit et creux, celle-ci refuse d'avancer. Son maître étonné la frappe à coups redoublés, afin de la faire marcher de nouveau, mais en vain. Il la frappe de plus belle lorsque la pauvre bête, se tournant vers son maître, lui dit avec douceur et très distinctement : « Pourquoi me frappez-vous ainsi ? Est-ce que jusqu'ici, chaque fois que vous m'avez demandé de vous conduire quelque part, je ne l'ai pas fait docilement ? — Mais si, répond le prophète stupéfait d'entendre sa monture lui parler un langage humain. — Eh bien ! reprend l'ânesse, si je ne le fais pas aujourd'hui, c'est parce qu'une force supérieure m'en empêche. » Et en effet le prophète aperçut un ange qui, l'épée nue, lui barrait le chemin. Il reconnut que Dieu lui défendait de maudire Israël et au lieu de malédictions, ce sont des bénédictions qu'il fit descendre sur les tentes des Hébreux.

M. f., traitez vos animaux avec douceur ; ce sera le plus sûr moyen de les adoucir et de vous les attacher.

Nous allons donc bénir votre bétail. Pendant que nous parcourrons vos rues et répandrons l'eau sainte sur ces serviteurs, sur ces auxiliaires que Dieu vous a donnés, remerciez Dieu si généreux qui les a créés pour vous et demandez-lui avec nous de vous les conserver. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

XXXIX

S. JACQUES LE MINEUR

Quand Jésus exerça pour la première fois son ministère public à Nazareth, c'était un jour de sabbat. Il enseigna à la synagogue, rapporte S. Marc, et un grand nombre de ses auditeurs admiraient sa « doctrine », sa science, et ils disaient :

— « Comment sait-il tout cela ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ? et d'où vient que tant de merveilles se font par ses mains ? N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques et de Joseph, de Jude et de Simon ? Est-ce que ses sœurs ne sont pas avec nous ? » (Marc, VI, 3).

Nous savons que dans ces paroles il y avait beaucoup de jalousie et de malveillance, mais elles nous donnent des lumières précieuses sur les origines de plusieurs apôtres. Elles nous apprennent que Jacques le Mineur, Jude et Simon étaient frères. Une tradition recueillie par Eusèbe ajoute que leur mère, Marie, était la sœur, c'est-à-dire la proche parente de la Sainte Vierge, que cette Marie avait épousé un frère de S. Joseph, nommé Alphée ou Cléophas, qui dut mourir pendant que Jésus demeurait à Nazareth.

I

Les quatre frères sont appelés « les frères », c'est-à-dire les cousins de Jésus. Nous ne savons rien de leurs sœurs. Le Simon qui est nommé ici n'est pas l'apôtre S. Simon, qui est désigné par les Evangélistes sous le nom de Simon le Cananéen, ou le **Zélé.**

Origène prétend que Jacques, fils d'Alphée, fut élevé tout enfant avec Jésus. C'est peut-être ce qui lui a valu d'être appelé « Jacques, frère du Seigneur », par S. Paul. Il avait une grande ressemblance avec le Sauveur, qui l'aimait par prédilection. Nazaréen dès l'enfance, il s'abstint de vin et de viande et il pratiquait la pénitence que Jésus prêchait avec tant de force. Les échos de cette grande voix parvinrent à coup sûr jusqu'à ses oreilles. Il plut à Jésus par sa vie mortifiée, son esprit de sacrifice, sa charité et sa pureté.

Après sa résurrection, le Sauveur lui apparut : *visus est Jacobo*, faveur particulière qu'il n'accorda qu'à S. Pierre. Ce fait s'accompagna de légende, car S. Jérôme a lu dans l'Evangile des Nazaréens : « Jacques, le premier évêque de Jérusalem, avait fait serment après la Cène de ne manger ni boire avant d'avoir vu Jésus ressuscité des morts. Au matin de la résurrection, une table se trouva servie devant lui ; le Seigneur bénit le pain et le donna à Jacques en disant : « Mange ce pain maintenant, mon frère, car le Fils de l'homme est ressuscité des morts. » (*De viris illustribus*, II).

Sa ressemblance frappante avec Jésus-Christ augmentait encore la vénération que lui portait le peuple. Son autorité était si grande, même parmi les apôtres, qu'après la descente du Saint-Esprit, avant que les apôtres se dispersassent, S. Pierre le nomma évêque de Jérusalem. Sa douceur et sa bonté attirèrent les Gentils, et les Juifs convertis avaient le plus grand respect pour lui, parce que, tout en prêchant l'Evangile du Christ et la doctrine nouvelle, il gardait un culte pour la loi de Moïse qu'il continuait à observer fidèlement. C'était l'évêque des Juifs, qui le vénéraient à l'égal du grand-prêtre et qui sentaient en lui un protecteur. Ils l'appelaient le Rempart du peuple. Il portait sur le front, au dire de S. Epiphane, une lame d'or, comme le grand-prêtre des Juifs, et il était ainsi comme l'heureux trait d'union entre la loi ancienne et la loi nouvelle.

II

Suivant une tradition autorisée, recueillie par Clément d'Alexandrie, Jésus avait fait cette recommandation à ses apôtres : « Après douze ans vous sortirez de Jérusalem pour évangéliser le monde, afin que personne ne puisse dire : « Nous n'avons pas entendu la parole. » (*Stromata*, VI, 5). Pendant ces douze ans, l'Eglise de Jérusalem fut gouvernée par les apôtres et les anciens. L'emprisonnement de S. Pierre fut le signal de la dispersion. Pierre, sorti de son cachot, se réfugia chez Marie, mère de Jean-Marc, et ordonna d'annoncer « à Jacques et aux

frères » sa miraculeuse évasion, ainsi que son départ. Cette nuit-là même (Act., XII, 17), Jacques, déjà nommé évêque de Jérusalem, eut désormais seul toute l'autorité. Il fut le modèle de l'évêque, doux et ferme, s'imposant par sa sainteté, la dignité de sa vie, son sage esprit de gouvernement, qui accueillait les chrétiens et ne repoussait pas les Juifs. Très mortifié, il gardait sa chevelure comme les Nazaréens, s'abstenait de chair et de vin, n'avait qu'une tunique sous un vêtement de lin et prolongeait si longtemps sa prière, prosterné dans l'adoration, que ses genoux s'étaient endurcis comme ceux du chameau. Dans son enseignement il faisait ressortir comment concordent les prophètes et l'Evangile.

Cette doctrine de juste milieu se heurtait aux sentiments des Juifs, demeurés fanatiques de la loi de Moïse, et de ceux qui, comme S. Paul, la rejetaient nettement. Dès longtemps, les Juifs de la dispersion en avaient abandonné quantité d'observances, impossibles à pratiquer parmi les païens. Ces prescriptions, nécessaires pour maintenir le peuple juif dans son unité et pour lui permettre de vivre quinze siècles sans se mêler à aucune nation, demeuraient un obstacle insurmontable pour la conversion des païens. C'est pourquoi une assemblée se réunit à Jérusalem en l'an 52 pour examiner cette question.

Pierre parla en faveur de la liberté : « N'imposons pas aux disciples un joug que nos pères n'ont pu porter. » Paul se tut, mais la présence de son disciple Tite, incirconcis, révélait éloquemment sa doctrine. On attendait la parole, l'avis de S. Jacques, cette troisième colonne de l'Eglise. Son air vénérable, son attitude modeste, ses traits qui rappelaient ceux du Sauveur frappaient et les apôtres et les anciens. On croyait voir, entendre Jésus lui-même.

« Frères, écoutez-moi, dit-il. Simon vous a raconté comment Dieu tout d'abord a pris soin de tirer du milieu des Gentils un peuple qui portât son nom. Avec ce dessein concordent les paroles des prophètes...

« C'est pourquoi je suis d'avis qu'il ne faut pas inquiéter ceux d'entre les Gentils qui se convertissent à Dieu. » (Act., XV, 13-20).

Il maintenait seulement quelques restrictions, qui d'ailleurs ne pouvaient soulever aucune opposition.

Une lettre fut envoyée aux Eglises pour leur signifier la décision de l'assemblée. Il semble que ce soit S. Jacques qui l'ait inspirée. Au moins ses paroles lui conférèrent une grande autorité, car on n'ignorait point qu'elle n'exprimait pas ses sentiments intimes. Il était plutôt partisan de la rigueur, qu'il pratiquait. Si ce rigoriste se prononçait en faveur de la liberté et de l'indulgence, c'est parce que Pierre avait parlé et qu'il voulait garder avec lui l'union la plus étroite de sentiments et de conduite. Il sacrifiait ses idées personnelles à l'obéissance due à celui sur lequel Jésus-Christ avait bâti son Eglise, admirable exemple de soumission et d'humilité ! Les siècles ont montré que cette soumission était la raison ; cette humilité, la vérité.

Sept ans après, S. Paul revenait à Jérusalem, les mains chargées d'aumônes qu'il avait recueillies pour cette Eglise. Il vint trouver S. Jacques qui le reçut avec joie (Act., XXI, 17) et raconta les merveilles de la grâce divine en Asie parmi les Juifs. Mais l'évêque de Jérusalem sait quelles préventions subsistent parmi les Juifs convertis contre l'ancien persécuteur de l'Eglise. On l'accusait de persuader aux Juifs de la Dispersion de renoncer à Moïse et à sa loi. Pour prouver qu'il n'est pas l'ennemi de la loi, qu'il aille donc au Temple avec quatre hommes, quatre Nazaréens qui ont fait un vœu, et qu'il accomplisse avec eux les cérémonies prescrites dans ce cas par la loi. Tous sauront alors que rien n'est vrai de ce qu'on leur a dit et que l'Apôtre des Gentils marche aussi, gardant la loi. « Quant aux Gentils qui croient, ajoute S. Jacques, nous leur avons écrit et nous avons décidé qu'ils n'ont rien de semblable à observer. » (Act., XXI, 20-26).

Et S. Paul obéit aux suggestions de S. Jacques, qui vont aussi contre ses sentiments ; il ne fait aucune objection, il se rend au Temple où il rencontre des contradicteurs ; il y va pour faire cesser des préjugés, pour éviter tout scandale, pour le bien des âmes et l'union de l'Eglise. Son acte, sa condescendance, son esprit large ne sont-ils pas aussi admirables que l'acte et le discours de Jacques à l'assemblée de Jérusalem ? C'est chez les apôtres qu'on rencontre les plus belles âmes.

III

Les apôtres étaient dispersés et chacun ignorait ce qui se passait dans les autres missions. Seul, S. Jacques était instruit des progrès de l'Evangile et des erreurs qui se glissaient parmi les nouveaux chrétiens, car chaque année les pèlerinages à Jérusalem lui apportaient des nouvelles de tout l'univers. Il apprit qu'on abusait de la parole de S. Paul : « C'est la foi qui justifie », et qu'une hérésie, devançant Luther, enseignait que celui qui a la foi peut pécher impunément, il n'en sera pas moins sauvé.

Il écrivit donc une Epître « catholique, » une encyclique, aux douze tribus qui étaient dans la Dispersion. Paul était en prison, il estima qu'il était de son devoir de préciser la croyance catholique, d'autant qu'on se servait du nom de l'Apôtre des Gentils, pour pervertir le sens de sa doctrine.

Les pauvres portaient envie aux riches, et les riches méprisaient les pauvres. Il établit les responsabilités des riches et il fait ressortir la gloire, le mérite de la pauvreté, qui sera récompensée magnifiquement au ciel. (Jac., I, 11).

La foi sauve, mais la foi avec les œuvres, autrement « elle est morte ». « Notre père Abraham ne fut-il pas justifié par les œuvres, quand il offrit son fils Isaac sur l'autel ? La foi agissait donc avec ses œuvres et c'est par les œuvres qu'elle est parfaite. » (II, 22).

Nous péchons tous en beaucoup de choses par la langue, « ce petit membre qui est un monde d'iniquité » (III, 5-6), par les convoitises, sources des querelles (IV). Après avoir développé ces pensées, il conclut :

« Quelqu'un parmi vous est-il dans l'affliction ? qu'il prie. Est-il dans la joie ? qu'il chante des cantiques. Quelqu'un parmi vous est-il malade ? qu'il appelle les prêtres de l'Eglise et qu'ils prient pour lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; et la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le soulagera, et s'il a commis des péchés, ils lui seront pardonnés. » (V, 14).

C'est toute la doctrine de l'extrême-onction, ainsi que l'a interprété le concile de Trente.

Mais rien n'égale ses invectives contre les riches qui frustrent les ouvriers de leur salaire et vivent dans la volupté. Les Pharisiens durent se sentir touchés et peut-être tramèrent-ils un complot pour le faire mourir.

Le procurateur Festus étant mort, Néron désigna, en 62, Albinus pour lui succéder. Celui-ci se fit attendre. Hannan, le fils d'Anne qui avait jugé Jésus, fut pendant ce temps nommé grand-prêtre. Il résolut de perdre S. Jacques, dont la sainteté austère lui portait ombrage. Il rassembla le Sanhédrin et le fit condamner, avec plusieurs frères, à la lapidation, comme violateur de la loi.

Au temps de la Pâque, des affidés l'amènent sur la terrasse du Temple et le pressent de détourner de Jésus-Christ le peuple qui remplissait les parvis :

— Pourquoi m'interrogez-vous sur Jésus, le Fils de l'homme ? s'écrie-t-il. Jésus est assis à la droite de la grande Vertu de Dieu et il viendra sur les nuées du ciel.

— Hosanna au Fils de David ! répondit la foule par acclamation.

Les sanhédrites se repentent alors d'avoir provoqué ce témoignage solennel et ils s'écrient avec une feinte surprise : « Oh ! le Juste lui-même s'égare ! » Ils montent sur la terrasse et le précipitent sur le sol. Jacques, tombé sur le parvis, se redresse, puis il dit, à genoux : « Seigneur Dieu, notre Père, je vous en conjure, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » — « Lapidons Jacques le Juste ! » clament les scribes. Comme les premières pierres commencent à pleuvoir, un prêtre réchabite veut arrêter les scélérats : « Que faites-vous ? dit-il. Le Juste prie pour nous ! » Alors un foulon abat l'apôtre d'un coup de maillet.

Quand Albinus apprit ce crime, il fit déposer Hannan, dont le pontificat ne dura que trois mois.

Ainsi mourut en 62 S. Jacques, en confessant son divin Maître et en pardonnant à ses meurtriers. Mais cette année-là même, un paysan, ou plutôt un prophète, parcourut les rues de la cité en criant : « Voix contre Jérusalem et contre le Temple ! Voix contre le peuple ! » Jérusalem n'avait plus que quelques années à subsister.

XL

S. ANDRÉ

S. André était de Bethsaïda, comme S. Pierre, son frère. Leur père Jonas était pêcheur. On voudrait avoir des détails sur leur jeunesse, mais l'Evangile est muet. Tout jeune, André était avide de connaître la vérité. Plus que tout autre, il attendait le Messie et s'était attaché à Jean-Baptiste, qui l'annonçait. Il se mit à son école avec Jean l'Evangéliste, et avec quel fruit il écoutait, il goûtait son enseignement !

I

Un jour, son maître lui signala Jésus qui passait, et il dit : « Voici l'Agneau de Dieu ! » André le suivit aussitôt, avec son ami Jean, et ils s'entretinrent avec lui toute la soirée. Ils virent, ils entendirent, ils crurent.

Le lendemain, André amenait Pierre à Jésus, qui regarda celui-ci et lui dit : « Simon, tu t'appelleras désormais Céphas. » Simon signifie « fils de la colombe » et Céphas « pierre ». Le fils de l'aimante et timide colombe deviendrait un jour ferme comme le roc.

Plus tard Jésus les rencontra qui jetaient leurs filets dans le lac, et il leur dit : « Venez avec moi, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Il aperçut alors Jacques et Jean qui réparaient leurs engins de pêche et il les appela de même. Les quatre apôtres ne se séparèrent plus et ils eurent la confiance de leur Maître. André paraît avoir vécu avec lui dans une douce familiarité. Le jour où le Sauveur nourrit miraculeusement pour la première fois la foule immense qui le suivait, sans penser à sa nourriture, il demande à Philippe où l'on pourrait acheter des pains. C'est André qui répond :

« Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux poissons. » Et il ajoute avec regret : « Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Ainsi André fut la cause occasionnelle de cette merveille de puissance et de miséricorde.

Les veilles de la Passion, des Gentils qui sont venus adorer au Temple de Jérusalem disent à Philippe : « Nous voulons voir Jésus ! » Philippe vient conférer avec André qu'il sait être particulièrement agréable au Sauveur et ensemble ils le disent à Jésus. (Jo., XII, 22).

C'est encore, dans les mêmes jours, la prédiction de la ruine de Jérusalem. Les apôtres font admirer au Maître les magnifiques pierres qui ont servi à la construction du Temple ; il leur répond : « Il n'en restera pas une pierre sur une autre. » De là ils s'en vont tristes sur la montagne des Oliviers, n'osant l'interroger ni lui demander de plus amples explications. Arrivés au sommet, en face du Temple, les quatre disciples, « Pierre et Jacques, Jean et André » le prennent à part et lui demandent avec anxiété : « Comment cela arrivera-t-il et comment pourra-t-on reconnaître que ces choses sont prêtes à s'accomplir ? » (Marc, XIII, 4).

Le nom d'André n'est plus prononcé désormais dans l'Evangile. Nous retrouvons dans les Actes les noms des quatre inséparables, Pierre et Jean, Jacques et André, qui demeurent au Cénacle, attendant la venue du Saint-Esprit. (Act., I, 13). Alors commence la prédication apostolique. Nous ne possédons malheureusement pas des documents pleinement authentiques touchant la mission de S. André ; mais ce que nous allons dire a reçu l'approbation de l'Eglise, puisqu'elle a inséré ce récit dans le Bréviaire. Le fond en est donc certainement digne de foi.

II

Avec les autres apôtres, il évangélisa Jérusalem et fut battu de verges comme eux. Puis il passa en Judée, en Samarie, en Galilée, et, à la dispersion, il lui échut les provinces du Pont-Euxin, de la Scythie, de l'Epire, de la Thrace, de la Grèce. Il paraît avoir eu de la prédilection pour l'Achaïe et il donna pour évêque à Patras, la capitale, Hérodion, le parent de S. Paul. (Rom., XVI, 11). Sa parole toucha les Scythes indomptés et barbares. Rien n'arrêtait son zèle ; il poussa jusque chez les Sogdiens et les Bactriens, puis revint à Corinthe et s'appliqua à convertir l'Achaïe. Avec quel amour il parlait de Jésus-Christ ! Et avec quelle force il flétrissait le culte des vaines idoles qui n'étaient que des démons !

Egée était alors proconsul d'Achaïe. Dès son arrivée, André l'alla trouver et lui dit : « Toi qui es établi le juge des hommes, apprends à connaître ton Juge qui est au ciel, et porte-lui l'honneur qui lui est dû. Abandonne donc le culte des idoles. » Egée lui allégua que la religion qu'il prêchait était condamnée par les édits de l'empereur.

— C'est que l'empereur n'a pas connu le grand mystère du salut des âmes, le mystère du Fils de Dieu qui est venu sur la terre pour les sauver.

— Quelle raison peut faire reconnaître pour Dieu un homme crucifié ? dit Egée.

André s'efforça de lui expliquer l'amour du Fils de Dieu pour les hommes, amour qui l'a porté à se faire homme comme nous et à mourir pour expier nos péchés. Le proconsul ne comprit pas, ou ne voulut pas comprendre, et le menaça de le faire flageller et attacher lui-même à une croix, s'il ne sacrifiait pas aux dieux.

— Je sacrifie tous les jours, répondit l'apôtre, non pas des victimes sanglantes, mais l'Agneau sans tache qui est la nourriture des fidèles et qui demeure toujours entier, pur et vivant. La croix, je ne la crains pas ; je la désire au contraire de toute mon âme et mon plus grand bonheur serait d'y être attaché comme mon divin Maître.

Le proconsul irrité le fit jeter en prison. Le peuple qui l'aimait, indigné qu'on frappât ainsi un innocent, environna le cachot et voulut en forcer les portes. André alors leur parla :

— Préparez-vous au martyre vous-mêmes, si vous êtes vraiment chrétiens, au lieu de chercher à m'arracher à la mort. Le chrétien devient victorieux, non pas en se défendant par la force, mais en mourant. Le seul malheur, c'est de mériter les supplices éternels ; c'est pourquoi vous devez avoir pitié d'Egée et prier pour lui, afin qu'il embrasse la vérité. Car il viendra un temps où nous recevrons la récompense de nos souffrances, et lui, il sera puni avec rigueur pour sa cruauté et son aveuglement.

Le peuple, apaisé par ces paroles, se retira.

Le lendemain, le proconsul fit de nouveau comparaître l'apôtre. — La nuit a dû te porter conseil, dit-il ; et tu as sans doute changé de sentiment...

— Loin d'en changer, je me suis affermi dans ma résolution d'attirer tout le monde à Jésus-Christ et de détruire le culte des idoles. J'y ai travaillé beaucoup dans cette province, et ma joie c'est d'avoir gagné beaucoup d'âmes à mon Sauveur.

— C'est ce dont je me plains, répondit Egée. Les temples de nos dieux sont déserts, leur culte est abandonné, leurs fêtes ne sont plus célébrées, et c'est toi qui es l'auteur de ce désordre. Si tu ne le répares pas, le supplice de la croix sera ton châtiment.

— O fils de la mort ! s'écria André, veux-tu donc demeurer obstinément aveugle ! Tes tourments, tu sais que je les désire ardemment. Ma grande douleur, c'est de te voir décidé à perdre ton âme. Car, pour moi, plus je souffrirai, plus la couronne que je recevrai sera belle et précieuse.

Au lieu d'être touché par ce calme et cet affectueux langage, le proconsul, en proie à une fureur qui n'a rien d'humain, ordonne qu'on étende S. André sur le chevalet et qu'on le flagelle durement. Les bourreaux y mettent toute leur affreuse expérience et toute leur cruauté, et bientôt le corps du martyr n'est plus qu'une plaie. Mais comme autrefois, quand il a été flagellé déjà par l'ordre du Sanhédrin, son âme déborde de joie, parce qu'il souffre pour son divin Maître ; et de plus en plus ses paroles sont empreintes de charité.

— Ce ne sont pas ces tourments que je crains, dit-il, car ils ne dureront que peu de temps et ils seront suivis d'une gloire éternelle. Je songe à la peine terrible que tu subiras, à l'enfer où tu vas te précipiter et qui durera toujours.

— Qu'on le crucifie ! s'écrie durement le magistrat furieux. Attachez-le à la croix, non pas avec des clous, mais avec des cordes, afin qu'il souffre plus longtemps.

Les bourreaux exécutent ses ordres inhumains, puis se retirent. Alors c'est le peuple qui s'approche :

— Qu'a fait ce juste, cet ami de Dieu, dit-il, pour qu'on le mette à mort ? Nous ne souffrirons pas qu'il meure !

Et il s'apprêtait à le détacher de la croix.

Mais André aimait sa croix, cette croix où son Maître était mort. Quand il l'avait aperçue, alors qu'il était conduit au supplice, il avait dit : « Je te salue, ô bonne croix, toi qui es si belle depuis que tu as supporté les membres du Seigneur ! Croix tant désirée, si ardemment aimée, croix que je cherche depuis si longtemps et que je vois enfin préparée pour combler les désirs de mon âme ! Reçois-moi de la main des hommes et remets-moi à mon Maître, afin qu'il me reçoive de toi, celui qui m'a racheté par toi ! »

Aussi était-ce avec un immense bonheur qu'il s'y était laissé attacher. Il était comme Jésus, il souffrait comme lui, il souffrait pour lui. Plus favorisé que lui, il était entouré d'un peuple bon, compatissant, qui, loin de blasphémer comme les Pharisiens au Calvaire, pleurait, redisait ses louanges, rappelait ses vertus, s'apitoyait sur ses souffrances. Or ce peuple voulait maintenant le délivrer, lui enlever et son mérite et sa félicité ! Cet amour de son peuple lui causait une grande douleur. Aussi, du haut de sa bonne croix, le supplia-t-il de le laisser souffrir comme son Maître, de le maintenir à ce poste d'honneur, sur ce trône de gloire d'où il pouvait regarder le ciel, les anges qui l'appelaient et peut-être Jésus à la droite du Père, Jésus qui lui souriait d'un sourire si enivrant et si doux qu'il en oubliait l'acuité de ses plaies, la rigueur de ses tortures.

Le peuple ne voulut point le contrister, mais il courut chez le proconsul.

— Accordez-nous cet homme juste, dit-il, rendez-nous cet homme saint. Ne faites pas mourir cet homme chéri de Dieu, juste, doux et pieux !

Egée le leur promit et se rendit au lieu du supplice. Dès qu'André l'aperçut, il lui cria : « Pourquoi viens-tu ici ? Est-ce pour dire que tu crois en Jésus-Christ ? Alors je t'assure de sa miséricorde. Mais si c'est pour me détacher de la croix, tu n'y parviendras pas. J'aurai la joie d'y mourir pour mon Maître bien-aimé. Je le vois déjà, je l'adore et sa présence me ravit. Mon seul regret, c'est que tu restes sur le chemin fatal de la damnation, si tu ne te convertis pas. Peut-être quand tu voudras te convertir sera-t-il trop tard. »

Tous les efforts pour le détacher furent vains. Mais lui, du haut de sa croix, il prêchait le peuple et priait en disant :

« Seigneur, ne permettez pas que votre serviteur quitte cette croix où il confesse votre saint nom, mais recevez-moi entre vos mains. Je vous remercie des lumières que ce supplice m'a données. Vous êtes mon bon Maître, que j'ai connu, que j'ai aimé, que je désire uniquement contempler. C'est par vous que je suis ce que je suis. Il est temps, Seigneur, que je me réunisse à vous, ô vous qui êtes le centre de mes désirs et le seul objet de mon amour ! »

Comme il achevait cette prière, une lumière éclatante l'environna, dont les rayons s'adoucirent peu à peu, et alors son âme s'échappa des liens du corps pour entrer au ciel et jouir à jamais de la possession du Christ.

Maximilla, « aimable devant le Christ », femme d'un sénateur, détacha son corps avec respect, l'embauma et le plaça dans son propre sépulcre. Egée voulut l'en punir, mais Dieu le livra au démon qui l'entraîna sur la place publique et le fit mourir. Son

frère Statocle, qui était chrétien, refusa d'hériter de ses biens et le fit enterrer parmi les criminels.

« Les prêtres et les diacres d'Achaïe qui ont raconté sa passion attestent qu'ils ont écrit ce qu'ils ont vu et entendu. » (Office du jour, 6e leçon).

On a prétendu que S. André fut crucifié la tête en bas, sur une croix en forme d'X. Mais la croix de S. André, ou croix de Bourgogne, ne remonte guère qu'au XIVe siècle.

Jésus lui avait dit, ainsi qu'à S. Jean, à leur première rencontre : « Venez et voyez. » Il vint aussitôt, il vit le Maître, il vit enfin la croix où il devait mourir pour lui, il la chanta même, pour nous apprendre à aimer nos épreuves, nos souffrances, qui nous donnent une ressemblance plus parfaite avec Jésus-Christ.

XLI

S. BARTHÉLEMY

On s'accorde à voir dans Nathanaël Barthélemy, ou fils de Tholmaï. Dans la liste des douze apôtres, on trouve toujours Barthélemy auprès de Philippe, qui amena Nathanaël à Jésus. La vocation de Nathanaël est signalée dans l'Evangile comme celle des plus illustres apôtres ; nous le rencontrons à côté de Pierre, de Jacques, Jean et Thomas, à l'apparition de Jésus sur le lac de Tibériade : « Nathanaël, qui était de Cana en Galilée. » (Jo., XXI, 2). A coup sûr, ce Nathanaël était un grand personnage, puisque nous le voyons partout en si noble compagnie ; il ne pouvait être que S. Barthélemy. Il tranche même sur les autres, parce qu'il était lettré, méditatif, préoccupé, sous son figuier, des grandes questions qui passionnaient les Juifs de son temps, surtout de la venue du Messie.

I

Nous avons raconté cette admirable scène où Jésus rencontre pour la première fois Jean et André ; la soirée qu'ils passent avec lui ; André leur amenant son frère Simon, et Philippe se trouvant le lendemain sur le chemin du Sauveur.

Jésus était en route pour la Galilée et se rendait à Cana, où il devait accomplir son premier miracle. Il dit à Philippe : « Suis-moi ! » Philippe obéit et il est conquis. Il aperçoit Nathanaël assis sous l'ombre épaisse d'un figuier, et il lui crie, dans l'allégresse de son âme : « Le Messie annoncé par les prophètes, nous l'avons trouvé ; c'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph ! »

Nathanaël, absorbé dans ses profondes réflexions, où il n'avait pas découvert la vérité qu'il cherchait, répond d'un ton dédaigneux : « Peut-il sortir de Nazareth quelque chose de bon ? »

« Viens et vois, » lui dit Philippe.

Jésus le voit venir à lui et il dit avec cet accent d'amour et d'autorité qui lui attachait tous ceux à qui il parlait : « Voici un vrai Israélite, en qui il n'y a pas d'artifice. »

Nathanaël était donc une belle âme, simple et élevée, étendue sous le regard de Dieu comme un parterre de fleurs sous les rayons du soleil. Il écoute ces paroles qui le surprennent, mais qu'il sent si vraies, et il répond : « D'où me connaissez-vous ? »

— Avant que Philippe t'appelât, dit le Sauveur, je t'ai vu sous le figuier.

Ces mots ne nous disent rien, mais ils furent pour Nathanaël une lumière puissante et révélatrice. Il y a ainsi dans la vie des heures pénibles, lourdes, angoissantes, où l'on s'interroge sur l'avenir, sur ses destinées propres, sur telle pensée qui vous tourmente, telle question grave à laquelle vous ne trouvez pas de solution. Un voile couvre votre âme et vous ne voyez pas clair en vous-même, ni dans les événements. Ce voile, Jésus venait de le déchirer pour Nathanaël. Celui-ci voyait, comprenait ; en lui tout était en pleine lumière ; il ne put se défendre de s'écrier :

— Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël !

Cependant quand il appelle Jésus « le Fils de Dieu », Nathanaël, qui ignorait sans doute le mystère de la Sainte Trinité, ne parle pas du Fils de Dieu, consubstantiel au Père ; c'est comme s'il avait dit : « Vous êtes l'ange de Dieu, son envoyé choisi, son messager de prédilection. » Son esprit n'est pas encore ouvert aux vérités surnaturelles, mais seulement aux espérances temporelles qui faisaient la joie et la gloire des Juifs. C'est ce qu'il exprime aussi bien par ces mots : « Vous êtes le roi d'Israël, le Messie attendu ! »

Jésus lui dit : « Parce que je t'ai dit que je t'avais vu sous le figuier, tu crois ! Tu verras de plus grandes choses que celles-là. »

C'est à Béthel que furent prononcées ces paroles, à Béthel qui gardait le souvenir de la vision de l'échelle de Jacob ; c'est pourquoi Jésus développe ainsi sa pensée, avec le serment qu'il prononce pour la première fois : « En vérité, en vérité, vous verrez les cieux ouverts et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme. » (Jo., I, 51).

Jusque là les cieux étaient fermés ; maintenant ils s'étaient ouverts pour laisser descendre le Fils de Dieu, qui venait habiter parmi nous, accompagné des anges qui apportaient aux hommes les communications divines, et qui remontaient chargés des prières de la terre. La terre était enfin unie au ciel, en communion constante avec Dieu ; les apôtres seraient témoins de ce fait, qui est bien le plus grand des miracles.

Barthélemy ne comprit pas alors le sens profond de ces paroles. Comme il était instruit dans les Ecritures, il se rappela seulement la vision de Jacob, et il dut méditer longuement sur cette révélation nouvelle dont il n'avait pas encore la clef. Aussi modeste que distingué, il s'enferme désormais dans un pieux silence et dans une humilité d'où il ne sortira plus, jusqu'au jour où nous le retrouvons pêchant avec Pierre sur le lac de Tibériade, quand, par un matin brumeux, Jésus leur apparut après sa résurrection et remit solennellement à Pierre l'autorité sur les agneaux et sur les brebis.

II

Il est au Cénacle avec les autres apôtres, attendant la venue de l'Esprit-Saint. Comme eux il parle toutes les langues, évangélise la Judée et part pour les Indes, où Pierre l'envoie faire connaître la vérité chrétienne. Il est impossible de le suivre dans ses prédications, car le souvenir ne nous en a pas été conservé. Nous savons qu'il visita les rives du Gange et qu'il emporta partout avec lui l'Evangile de S. Matthieu, qui formait le thème de ses instructions. Nous le voyons ensuite dans l'Asie Mineure, particulièrement en Phrygie, à Hiérapolis, où il vient aider son ami S. Philippe à combattre l'idolâtrie. Touchante rencontre que celle de ces deux hommes